

Le genre en psychanalyse : retour de la critique du savoir¹

Ce premier texte s'attache à éclairer l'histoire de la notion de genre depuis les années 1950 et celle du rapport que les théories qui l'ont adoptée entretiennent avec la psychanalyse en expérience et en théorie. Le second texte, « Qu'est-ce que le genre fait à la psychanalyse, et qu'est-ce que la psychanalyse peut en faire ? », s'intéressera davantage aux conditions d'une définition du genre dans le champ théorique de la psychanalyse, en rapport avec l'émergence et le maniement du genre dans la clinique, jusqu'aux questions liées à la sexuation et au phallus.

Ce que je vais aborder ici prend appui sur une recherche menée notamment dans le cadre d'un travail universitaire, mais surtout, à partir d'une expérience clinique dont j'ai extrait deux pistes principales de travail : la question *trans* d'un côté et la question *gay* de l'autre, le tout sur fond d'épidémie de sida — précision nécessaire avant d'aller plus loin, car une large part de ces réflexions n'auraient sans doute pas vu le jour sans l'effet de réel du virus VIH propre à bousculer le sens. *Trans* et *gay* sont ici à entendre comme signifiants identitaires, à quoi le genre nous ramène et qu'il permet de penser, et avec eux la question des identités dans son actualité.

L'idée commune qui prévaut est de définir le genre comme ce qui relève du masculin et du féminin, c'est d'ailleurs ce qu'une large partie des sciences sociales privilégie comme approche, au détriment de ce que le genre est pour beaucoup d'autres. Le genre dont je vais parler n'est donc pas celui de la grammaire, ni celui qui passe pour être le « sexe social » ainsi qu'il se trouve défini très souvent dans sa forme réduite.

C'est que le genre, depuis qu'il circule, a été recouvert d'une bonne dizaine de conceptions différentes : sociologique, philosophique, féministe, marxiste, génétique, politique, psychiatrique, minoritaire, *queer*, hétérocentrée, *gay*, lesbienne, *trans* et d'autres encore.

¹ Ce texte et le suivant reprennent l'intervention faite à la matinée clinique du 9 février 2014 à Paris, dans une version augmentée.

Autant je pensais il y a encore quelque temps qu'une discussion sur le genre en psychanalyse demandait à être introduite par tout un tas de considérations préalables pour en faciliter l'approche, autant je suis à présent sûr d'une chose, c'est que tout le monde est parfaitement plongé, de gré ou de force, dans le débat sur le genre et dans l'actualité de la théorie mythologique qui l'accompagne désormais, désignée sous l'appellation disputée de « théorie du genre² ».

Ceci n'empêche pas que personne ou presque ne sait de quoi il parle quand il parle de genre. Nombreux sont certains de le savoir, quand ils le revendiquent ou le défendent. La plupart oublie, volontairement, que le genre est avant tout une chose indéfinissable, qui trouble, perturbe les catégories et que cette incompatibilité avec l'effort de conceptualisation n'est pas un défaut, mais sa qualité principale. Ce qui permet de penser très raisonnablement qu'il n'y a pas besoin de savoir ce que c'est pour profiter de ce que cela fait. Néanmoins, il n'est pas interdit de l'accueillir et si nous ne pouvons en donner une définition stable, nous pouvons à minima décrire ses coordonnées théoriques à partir de l'expérience clinique.

Dans le fouteur médiatique et politique de cette dernière année, depuis que le projet de loi sur le « mariage pour tous » a été mis au débat, sans doute de la plus mauvaise manière, jusqu'aux prémices du débat sur le projet de réforme de la loi sur la famille (finalement reportée d'une année au moins sous la pression des intégristes) — et en particulier les questions liées à l'IVG et la PMA — le genre a été mis à toutes les sauces. Je ne peux pas mieux le dire qu'en utilisant cette expression culinaire qui illustre la tambouille à laquelle participent médias, politiques, militants associatifs, psychanalystes, religieux, quelques paranoïaques et autres néo-nazis. Lesquels d'entre eux sont-ils capables de surveiller la cuisson de cette marmite pour en prévenir le débordement ?

Tout ce bazar est à la fois le plus mauvais moment pour tenter d'y voir clair à propos du genre, mais aussi le meilleur. Tout est là. À ciel ouvert. Il n'y a qu'à tendre l'oreille, ou ouvrir les fenêtres les jours de manifestation, pour voir en chair et en os ce que le genre produit comme effets, ce qu'il révèle, ce qu'il est, et ce qu'il permet de penser de la théorie

² Joan Scott développe à ce propos la façon dont le Vatican invente, dans sa rhétorique, la « théorie du genre » remplaçant alors le marxisme athée qu'il combattait jusqu'alors. Cette appellation n'a jamais fait l'objet d'une revendication par les Études de genre qui, elles, existent bien, mais sans besoin de soutenir une « théorie du genre ».

et de la clinique psychanalytique. Le « trouble du genre », selon l'expression consacrée, est manifestement à l'œuvre : il fait son effet.

Dans une interview parue ce mois-ci dans la revue *Vacarme*³, Joan Scott revient sur son parcours de chercheuse et sa rencontre avec le genre. Elle en redonne au passage une définition proche de celles auxquelles je me réfère initialement, avant de proposer les miennes à mon tour. Elle rappelle que le genre est d'abord le moyen de discuter le sens manifeste et caché des liens entre les attributions biologiques et les rôles sociaux, de mettre en question la naturalité et l'historicité du sexe. À savoir qu'il n'y a rien de « naturel » à ce qu'un être humain mâle devienne un homme et détienne plus de pouvoir qu'une femme, par exemple, et, chose que l'on oublie souvent aujourd'hui, qu'il n'y a pas toujours eu deux sexes pour le savoir médical et scientifique (jusqu'au XVIII^e siècle) et que la supposée différence des sexes n'a pas toujours été aussi fermement indexée dans le discours au chiffre deux — il conviendrait de discuter ceci du point de vue du langage. Ainsi depuis 1986, Joan Scott définit le genre comme « une catégorie utile d'analyse historique⁴ ». C'est sans doute la définition la plus intéressante pour les psychanalystes parmi celles en circulation, la plus proche de ce que les psychanalystes peuvent faire avec le genre.

Ce n'est certes pas la première conception moderne du genre, puisque nous devons à John Money⁵ en 1953 et Robert Stoller⁶ en 1964 d'avoir défini le genre et l'identité de genre — puis le noyau de l'identité de genre — à partir de travaux sur l'intersexuation et le transsexualisme. La conception de Stoller, inspirée de celle de Money, demeure encore de nos jours la référence majoritaire chez les « pysys » en matière de genre. Elle n'est pourtant pas la plus intéressante sur le plan de l'élaboration conceptuelle et du maniement clinique. À quoi s'ajoute que leurs propositions sont passées depuis à la moulinette des pensées féministes,

³ J. Scott, « History trouble », *Vacarme* n° 66, hiver 2014.

A lire sur <http://www.vacarme.org/article2325.html>

⁴ J. Scott, « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, pp. 17 à 54. Une précédente traduction de cette article (E. Varikas) est parue en 1988 dans « Le genre dans l'histoire », *Les cahiers du GRIF*, n° 37/38, pp. 125 à 153.

⁵ <http://www.indiana.edu/~kinsey/library/money.html>

⁶ R. Stoller, *Sex and Gender, The Transsexual Experiment V.2*, New York, The Hogart Press, 1975.

queer, post-moderne et *trans*, qui ont largement changé la donne ces trente dernières années. Money et Stoller ont une approche très adaptative du genre, réifiant dans leurs propositions sa dimension d'apprentissage social et culturel, soulignant la contrainte que ces déterminants exercent sur le psychisme ou le psychologique. Avec eux le genre n'est pas une créativité psychique qui pourrait avoir une influence sur le social, mais une adaptation sociale du psychisme invité à se conformer sous l'effet de l'interaction. À mon sens, la définition suivante de Money est l'une des plus intéressantes : « L'identité de genre est l'expérience intime de l'identité sexuelle, et l'identité sexuelle est l'expression publique de l'identité de genre ». À la suite de Money, Stoller va repenser l'identité de genre en lui donnant un « noyau de l'identité de genre », acquis aux premiers âges de la vie, qui donne au genre un tournant évolutionniste ne tenant pas compte de la circularité induite chez Money entre l'individuel et le collectif.

Leurs travaux ont largement inspiré et soutenu les développements du genre dans le discours du féminisme matérialiste des années 1970. La perspective sociale du sexe déterminé par l'apprentissage culturel s'est imposée. En 1972 dans son ouvrage *Sex, Gender and Society*⁷, Ann Oakley inaugure ce qui est considéré depuis comme l'étude des rapports sociaux de sexes. En France, nous nous référons à Danièle Kergoat, Christine Delphy ou Nicole-Claude Mathieu, par exemple. À cette époque, le genre est pensé d'une façon que nous pouvons retenir par la formule suivante : « Le genre crée le sexe ».

Mais ceci ne peut pas être saisi sans reprendre le fil historique des liaisons dangereuses du sexe et du genre depuis le début du XX^e siècle. Je vous propose de semer ici et là quelques formules que nous résumerons ensuite. Ces phrases sont sorties de leur contexte, elles ne veulent plus dire grand-chose, mais elles continuent d'en dire assez pour avoir marqué les esprits. Il y a d'abord en 1923 celle de Sigmund Freud, « Le destin, c'est l'anatomie⁸ ». En l'écrivant, il ne considère pas le genre, mais anticipe sur les conséquences psychiques de la différence anatomique dont il parlera en

⁷ Ann Oakley, *Sex, Gender and Society*, Aldershot, Gower, 1972.

⁸ S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

1925⁹. Sa maxime demeure l'objet de toutes les controverses, et sa réelle portée est maintenue sous le tapis. Regrettons au passage que la référence à la « destinée » ne soit pas entendue ici dans l'emploi freudien de ce qui est à combattre pour en éviter la prophétie (névrose de destin), et par ailleurs que l'anatomie est très loin de recouvrir chez Freud le biologique qui ne s'y réduit pas, tant il constitue indéniablement chez lui un véritable modèle d'inspiration du vivant. Privée de ces coordonnées, le destin anatomique de Freud constitue toujours la preuve, aux yeux de certains, d'une petitesse de vue réduite au pénis.

En 1949, nous pouvons retenir de Simone de Beauvoir cette célèbre phrase « On ne naît pas femme, on le devient¹⁰ ». Avec elle s'inaugurent de nouvelles approches féministes, précédant les pensées sur la construction sociale de l'identité qui vont suivre une dizaine d'années plus tard.

Les années 1950-1960 s'inscrivent majoritairement dans la pensée sociologique, ils ne partagent déjà presque plus rien — du moins en apparence — avec les théories psychanalytiques, sauf quelques points d'oppositions. Ce clivage entre les théories psychanalytiques et ce qui va devenir le féminisme moderne des années 1970 semble s'instituer dans ces années 1950-1960, qui sont également un virage dans l'histoire du mouvement psychanalytique français et mondial : scissions, exclusions, fondations. Et c'est aussi le moment où se développe, en France toujours, la philosophie dite « post-moderne ». Celle-ci, constituée alors par des auteurs tels que Deleuze, Derrida mais aussi Lacan, lue aux États-Unis par des Américains, devient dans les années 1960 ce qu'on appelle depuis la *French Theory*¹¹. Dans le même temps, ces penseurs critiques du système de savoir sont, sans y être directement impliqués, parmi les sources de ce qui a été appelé dans les universités anglaises les *Cultural Studies* : une « anti-discipline » des années 1960, fortement critique, se présentant comme anti-académique, et prodiguant une approche transversale des cultures populaires, contestataires et minoritaires.

⁹ S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 123 à 132.

¹⁰ S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1^{ère} édition 1949.

¹¹ F. Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

En 1971, Lacan énonce « *La femme n'existe pas*¹² ». Il ne critique pas l'identité femme promue par les féministes malgré eux, mais déplace la question avec les formules de la sexuation et le « pas-tout phallique », qui ne sera pas largement entendu de cette oreille dans ces moments de revendications égalitaires. La revendication sociale paraissant alors mal s'accommoder ou se soutenir de l'expérience psychanalytique. Différemment, dès 1970, les *Cultural Studies* anglaises sont importées aux États-Unis, où elles croisent la *French Theory*. Et ceci au moment où se constituent par ailleurs, mais pas sans liens, les *Lesbian and Gay Studies* à l'université de San Francisco notamment, qui ouvre le premier enseignement d'études secondaires *undergraduate* consacré aux *LGBTQ*¹³ *Studies* (l'Université de New York City ouvre le premier diplôme *post-graduate* universitaire en 1986, seize ans après). Durant cette période, une profusion de savoirs perçus d'ordinaire comme minoritaires s'instituent en savoirs officiels. Ils reconfigurent le paysage des savoirs universitaires et gagnent leurs lettres de noblesse, sous l'influence d'une pensée nourrie de déconstruction du savoir par la pensée philosophique de la déconstruction, par l'expérience de l'inconscient et par une pensée critique des dominations de tous ordres.

L'académisme est mis en cause aux États-Unis, dans les universités, sous l'effet d'une pensée rompant avec ses propres sources, rendue libre à l'exploration d'un territoire nouveau où ses précurseurs eux-mêmes n'y retrouvent pas leurs petits, où tous les nouveaux paradigmes sont régulièrement mis à sac pour ouvrir à chaque virage de nouvelles perspectives au savoir critique du savoir et de sa propre constitution. Apparaissent les notions de « savoirs-situés¹⁴ » du féminisme de l'époque, et depuis, par exemple, la pensée de l'intersectionnalité — sexe, race, classe — imprégnée du féminisme de la troisième génération : celle des *Black Feminist*¹⁵ d'il y a 20 ans, et celle des *Chicanas* immigrées aux États-Unis aujourd'hui, que nous pouvons faire suivre du trans-féminisme actuel — celui issu des féministes transgenres ou transsexuel(le)s.

¹² J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, séance du 17 février 1971, p. 74.

¹³ LGBTQ : Lesbienne, Gay, Bi, Trans, Queer. Voir plus bas pages 68-69.

¹⁴ D. Haraway, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, J. Chambon, 1986-87, pp. 323 à 354.

¹⁵ P. Hill Collins, *Black Feminist Thought*, New York, Routledge, 2000.

En 1975, Gayle Rubin écrit : « la psychanalyse est une théorie féministe manquée ». À quoi elle ajoute : « Comme la psychanalyse est une théorie du genre, l'écarter serait suicidaire pour un mouvement politique qui se consacre à éradiquer la hiérarchie de genre¹⁶ » (ou le genre lui-même). Les « études de genre » n'existent pas encore en tant que telles, mais les premiers travaux qui vont bientôt s'étoffer en corpus ont déjà démarré : ceux de la critique de la domination masculine en sont les plus célèbres. Si le terme « genre » est utilisé aux États-Unis, en France à la même période nous préférons, notamment sous l'influence de Lévi-Strauss, parler des différences sexuelles. C'est ce qui va accentuer d'autant cet effet de retour que nous voyons se réaliser depuis trente ans environ sous les traits du genre ou du *gender*.

Voilà ce qui s'est passé entre les années 1960 et 1980 entre la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis, autour des *Cultural Studies*, de la *French Theory* et des *LGBT and Queer Studies*, dans quoi nous pouvons retrouver les fils historiques ou lire les effets des pensées nourricières de ces mouvements : la philosophie, la psychanalyse, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, la littérature et d'autres.

Si tous ces virages et recompositions, ces nouages et dénouages, se sont réalisés dans la même période, ce n'est pas un hasard. Il a bien fallu que des éléments se séparent pour s'articuler ou se nouer avec d'autres. Nous perdons régulièrement de vue cet aspect de ce moment de séparation-configuration, qui explique pourtant certaines transformations. Si la psychanalyse semble être sévèrement boudée par le discours féministe à partir des années 1960-1970, et encore plus depuis par les théories *queer*, nous devons regarder cela de plus près. Nous ne pouvons pas nous contenter de cette supposée résistance à la psychanalyse, dont nous nous satisfaisons trop souvent pour expliquer que des mouvements sociaux ou de pensées émergentes ont l'air de ne rien vouloir savoir de l'inconscient — sous-entendant par là que nous n'y pouvons rien.

Par-delà cette vaste critique du savoir comme méthode et expérience partagées avec la psychanalyse et la philosophie notamment, notons que les savoirs concernés par ces mouvements intellectuels sont liés aux sexualités, en tant que pratiques et au-delà, dans leurs résonances

¹⁶ G. Rubin, « Le marché aux femmes », *Surveiller et jouir, Anthropologie politique du sexe*, Paris, Épel, 2010, p. 75.

sociales, culturelles, politiques et psychologiques. Ce sont des questions minoritaires issues des minorités sexuelles qui émergent avec les *Cultural Studies*, avec les *Queer and Gender Studies*, que ce soient celles issues de la minorité féminine, des lesbiennes, des gays, des transsexuel(le)s, des *blacks*¹⁷ ou des immigré(e)s.

Nous n'avons pas vu apparaître de *Patriarches Studies* ou de *Bons Pères de Familles Studies* dans les universités. Pourquoi ? Parce que ces théories sont enseignées par défaut, à l'ombre de la connaissance — c'est le point de vue critique. Parce que le savoir que ces appellations pourraient recouvrir est enseigné dans l'ignorance de lui-même, ce que d'un côté les féministes peuvent combattre, et ce que d'un autre côté les psychanalystes peuvent entendre lorsque dans les deux cas l'ignorance de ce savoir à critiquer finit par faire symptôme, psychiquement ou socialement.

Je fais l'hypothèse que ce retour, ou cette extension, de cette expérience critique du savoir est tout droit issu du savoir sur le sexuel dégagé par la psychanalyse. Si par la psychanalyse, le savoir sur le sexuel qu'elle a contribué à faire apparaître ne s'était pas répandu en effets de savoir, peut-être n'aurions-nous pas vu s'étoffer tous ces mouvements critiques de libération des minorités sexuelles.

Ces mouvements théoriques et pratiques sont souvent déterminés contre la psychanalyse perçue comme conservatrice. Presque tous sont appuyés sur l'expérience de la psychanalyse, tout en maintenant une sévère critique contre elle. Les théoriciennes les plus reconnues des *Queer* ou *Gender Theories* ont souvent revendiqué leur expérience personnelle de la psychanalyse. Lorsque Rubin consacre la psychanalyse comme « théorie féministe manquée », elle inscrit durablement le sexuel freudien au tableau des théories *queer* et féministes qui vont suivre.

Mais les développements de ces théories se réalisent loin des divans pour l'immense majorité de celles et ceux qui étudient et prolongent ces pensées : les années 1970 finissent par laisser place aux années 1980 et 1990, la psychanalyse n'est plus perçue comme une pensée et une pratique d'émancipation sexuelle. Les critiques féministes de la psychanalyse par Gayle Rubin ou Monique Wittig participent d'un mouvement de dépréciation de la psychanalyse historique, tout en même temps que le savoir sur le sexuel constitue un élément historique du déploiement de ces pensées critiques, sans qu'il y ait besoin de s'en apercevoir, si bien que

¹⁷ P. Hill Collins, *Black Feminist Thought*, *op. cit.*

nous n'y prêtons plus attention. Nous ne voyons pas que l'émancipation sociale et culturelle des sexualités mises en minorités se soutient aussi de la libération du savoir sur le sexuel que la psychanalyse a suscitée, non pas en tant que corpus théorique ou mouvement de pensée, mais en tant qu'expérience singulière de quelques-uns et de quelques-unes des théoricien(ne)s les plus fameux de ces courants post-modernes. Lorsqu'en 1978 Wittig écrit « Les lesbiennes ne sont pas des femmes¹⁸ », elle explique par là que les lesbiennes échappent aux catégories sexuelles économiques, politiques et sociales que sont homme et femme. Même si sa formule est mise en relation avec celle de Beauvoir, nous pouvons aussi la lire avec celle de Lacan.

Lorsqu'en 1992 Judith Butler publie son célèbre *Trouble dans le genre*¹⁹, elle déploie que si le genre peut être défait, c'est qu'il est un faire, et que le sexe par conséquent est un faire lui aussi, un faire lié au faire du genre, et au défaire du genre qui rouvre la perspective d'un possible faire du sexe. Ce qui prévaut alors se traduit dans la formule « défaire le genre, défaire le sexe ».

La mise en mouvement du faire et du défaire du genre coïncide avec le débarquement en France du *queer*, en tant que pensée et en tant que mouvement. Le mouvement *queer* aux États-Unis n'est certes pas celui qui a le plus colonisé les universités comme l'ont fait les *Gender Studies* et *Cultural Studies*, mais ces dernières ne sont pas sans lien direct avec la pensée *queer*. Contrairement ou au-delà de ce que disait Elisabeth Roudinesco récemment dans le *Huffington Post*²⁰, le *queer* n'est pas un sous-groupe ou un groupuscule minoritaire, mais bien davantage une expérience d'interrogation des frontières de l'étrange et de l'inquiétant qui ne se définit pas par des enseignements académiques ni ne se résume à l'existence d'un groupe social. Le *queer*, c'est ni plus ni moins que le nom de la forme récente que l'inquiétant freudien appliqué au sexuel peut prendre dans notre modernité, quand le sexuel en vient à se faire représenter dans le social. Le *queer* est une pensée de l'étrangeté non

¹⁸ M. Wittig, *La pensée Straight*, [1978] Paris, Balland, coll. Modernes, 2001.

¹⁹ J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, [1992] Paris, La découverte, 2005.

²⁰ Cf. « De quoi la "théorie du genre" est-elle le fantasme ? », publié sur le Web le 3 février 2014.

http://www.huffingtonpost.fr/elisabeth-roudinesco/theorie-du-genre-ecole_b_4713800.html.

assimilable à un savoir établi ni à aucune identité, puisque le *queer* est par-delà les identités et se fonde du retour à la surface des conflits et des horreurs enfouis sous le boisseau par les identités lorsqu'elles se fondent du refoulement. Le *queer* est la possibilité de ce retour assumé par celles et ceux qui ne veulent pas le recouvrir trop vite à nouveau. Le *queer* n'est pas assimilable au genre ou à son histoire, il est autant l'abject chez Jean Genet que « l'impossible homosexuel » chez Lee Edelman²¹, par exemple.

Durant ces années 1990-2000, le mouvement dit *gay* atteint son apogée identitaire, on parle moins de la « communauté homosexuelle » mais plutôt de la « communauté *gay* », qui comprend à la fois les hommes *gays* et les femmes lesbiennes, ainsi que les personnes transsexuelles, sans que celles-ci aient toutefois droit au chapitre dans l'intitulé communautaire, du moins pas immédiatement. Peu à peu le L des lesbiennes vient se coller au G des *gays*. Une prise en considération féministe de la situation des femmes homosexuelles se concrétise, par exemple dans la re-désignation de la marche annuelle de fierté homosexuelle — la *pride* (fierté) — en *Lesbian and Gay Pride*.

Émerge alors un nouveau discours *trans*, rendu possible par une prise de liberté des personnes *trans* au-delà de l'assignation de lieux dans le discours que les mouvements identitaires leur avaient réservée. Les bords du *queer* s'avèrent instables à accueillir la diversité *trans* et les questions de fonds que les personnes *trans* activent. Je dis *trans* pour reprendre la manière dont celles et ceux qui auraient été désigné(e)s auparavant par transsexuel(le)s ont commencé de faire circuler de nouveaux signifiants : *trans* (2004-2005) et transgenre, notamment. Je dis aux bords du *queer*, car c'est à la marge de la marge, comme toujours, que sont apparues et continuent d'émerger les choses les plus intéressantes, celles capables de nous renseigner sur les pathologies parfois discrètes de la norme.

En ce début du troisième millénaire, apparaît également le signifiant *transpédégouines* qui témoigne d'une interrogation de l'acronyme LGBT, devenu entre-temps le sigle officiel pour représenter la diversité des différentes minorités sexuelles qui composent la communauté homosexuelle d'antan devenue différente d'elle-même, et à l'intérieur de laquelle des oppressions s'exercent entre les différentes positions de

²¹ Lee Edelman, *L'impossible homosexuel. Huit essais de théorie queer*, Paris, Épel, coll. Grands classiques érotologie, 2013.

pouvoir. *Gay*, lesbienne, bi et *trans* ne sont pas logés à la même enseigne dans cette fiction communautaire. LGBT, notons-le, est apparu sous l'influence des nécessités du discours de revendications politiques. Durant cette période récente le LGBT a été rejoint par le Q de *queer*, car certains ont fini par le revendiquer comme une identité à part entière, quitte à en contredire le sens initial, pour donner le LGBTQ, à quoi s'ajoute aujourd'hui le I des intersexes, tout derniers venus dans ce qui ne peut plus être pensé comme la « communauté homosexuelle », mais la « communauté LGBTQI ».

Les identités sont sévèrement remises en question, écrasées derrière les petites lettres chargées de les représenter, réduites à pas grand-chose au côté des sujets eux-mêmes contraints par cette dictature acronymique. Peut-être les identités sont-elles réifiées par ces lettres, et pas seulement réduites ? Quelles conséquences cela peut-il avoir sur les sujets ? Qu'est-ce que cet exemple singulier nous apprend sur l'évolution de l'identité sexuelle, à l'ère du genre ?

Si l'on poursuit avec ces éléments, dans cette voie, l'orientation sexuelle n'a manifestement plus beaucoup de sens. Puisque par définition, la conjonction des lettres fait lot commun de ce que nous aurions désigné en d'autres temps par homosexualité ou hétérosexualité ou bisexualité ou transsexualité désignant tour à tour des choix, des préférences, des non-choix ou des effets de choix. Désormais, cela ne tient plus, les T sont tout autant homo ou hétéro, ainsi que peuvent l'être leurs partenaires, qu'ils ou elles soient G, B, Q, I ou H — car il convient d'ajouter le H des hétéros qui peuvent être des partenaires pour les G, les B, les L, les T, les Q, les I ou finalement d'autres H. Plus rien ne semble manquer à l'appel du LGBTQIH. Mais en apparence, seulement.

En effet, qu'il y ait de l'étrange, du bizarre et de l'homosexuel se maintient semble-t-il dans cette convergence identitaire, mais sans plus se faire représenter sous des formes précédemment connues. Ce qui se laissait observer et penser par le prisme des notions telles que l'orientation sexuelle ou l'identité sexuelle s'en est affranchi grâce aux effets du genre, en devenant des genres pluriels situés certes dans un champ identitaire mais dégagés d'une stricte assignation de sexe ou de préférence sexuelle prédéterminées, exerçant la possibilité d'une transformation des conditions de vie du sujet pris dans un discours. De « l'homosexuel » en commun pourrait être remplacé par bizarre ou *queer* ou minoritaire. La marginalité sociale de certaines minorités sexuelles n'est plus celle des invertis ou des

pervers décrits au siècle dernier, mais elle est la marginalité de celles et ceux qu'un discours identitaire draconien organise quand il prend le relais des anciens discours pathologisant de la psychiatrie ou même de la psychanalyse. Nous pouvons oser que soit le camp des pervers s'est normalisé, soit c'est la perversion qui a abandonné les minorités sexuelles. La marginalité que le genre met en évidence est celle de la vulnérabilité identitaire d'une époque où certaines transformations des rapports du signifiant et du performatif ont peut-être fait la preuve que les identités sont des processus à part entière et non plus seulement les productions de processus identificatoires : elles ont gagné leur autonomie, ceci n'est pas sans effets de libération et de restriction subjective concomitantes.

Ainsi, qu'il y ait encore de l'orientation sexuelle, de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité ou de la bisexualité cohérente semble démenti par la désignation LGBTQI elle-même. De toute évidence, ce qui fédère n'est plus le supposé sens d'une préférence sexuelle. Le facteur minoritaire semble bien davantage le principe organisateur de cet amalgame. Ceci est très éclairant sur ce que le genre permet quand il favorise une reconfiguration quasi permanente du vernis identitaire et donc une relance des identifications, en particulier celles des identités dites sexuelles supposées stables et repérables.

Si bien que depuis les années 2000, sous l'influence des *trans* pas toujours satisfait(e)s du T amalgamé, a commencé à s'imposer une autre considération du sexe et du genre sous la formule « mon sexe n'est pas mon genre²² ». Le sexe dont il est question là n'est plus le sexe du féminisme matérialiste, ni même celui du « défaire le genre, défaire le sexe » des *Gender Theories*. Le genre dont il est question aujourd'hui dans le « mon sexe n'est pas mon genre » n'est pas le genre des années 1970. Et le sexe dont il est question dorénavant n'est pas le sexe biologique, mais un sexe nouveau, un sexe défait par le genre lui-même défait, et créé de nouveau, créé comme nouveauté à part entière, un sexe nouveau — ainsi que je le désigne — qui ne serait plus tout à fait ignorant de sa non-naturalité, de sa non-historicité sauf celle de l'histoire subjective, un sexe éclairé sur son nouage d'avec le genre et de sa non-omnipotence sexuelle, un sexe savant de son incompetence sexuelle et de sa détermination de genre : une sorte de a-sexe rendu possible par le genre quand il défait le sexe.

²² V. Mitteaux, « Fille ou garçon, mon sexe n'est pas mon genre », documentaire de 60 mn, Arte France, octobre 2011.

C'est ce sexe-là que la clinique du genre en psychanalyse nous offre d'approcher, pour en comprendre les constructions d'abord, puis l'explorer dans les différents maniements qu'il rend possibles dans le travail clinique, dans les constructions analytiques et les interprétations renouvelées et parfois même nouvelles qu'il favorise, et qui permettent de ne pas trop reculer devant ces nouvelles figures sexuelles qui n'ont pas fini de nous déstabiliser sous l'effet du savoir sur le sexuel que nous recevons dans ce mouvement de retour.

Alors pour conclure la liste de cette évolution historique des notions et concepts, et en soulignant encore la dynamique de fond que j'ai qualifiée d'être un retour de la critique du savoir, j'ai finalement proposé à l'issue de ma recherche — qui ne fait que commencer — cette formule : « le genre défait le sexe et crée le sexe ». La répétition du mot sexe sous-entend qu'il ne s'agit pas du même, et que s'ouvrent ici quelques reformulations possibles du but de l'analyse à la lumière du genre, la description d'une possible création sexuelle que la cure pourrait viser avec l'aménagement de la sexuation dont le genre est vecteur, vers la création du sexe nouveau²³.

²³ Articulations possibles du genre et du sexe en cinq formules historiques :
1950-1960 - Le genre est le sexe social (Psychiatrie, Psychanalyse)
1970-1980 - Le genre crée le sexe (Sociologie, Féminisme matérialiste)
1990 - Défaire le genre, défaire le sexe (Études de genre, Queer)
2000 - Mon sexe n'est pas mon genre (Trans, Trans-féminisme)
2010 - Le genre défait le sexe et crée le sexe (Psychanalyse)